

Sur le mode d'expression du Canada français

Charles Dumas

Volume 3, numéro 1 (13), janvier–février 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumas, C. (1961). Sur le mode d'expression du Canada français. *Liberté*, 3(1), 406–413.

Sur le mode d'expression du Canada français

CHARLES DUMAS

On a dit que *l'histoire du Canada contemporain est l'histoire des tensions, du rapprochement graduel et de l'accommodement politique entre les Canadiens de langue française et les Canadiens de langue anglaise.*(1) Parallèlement, l'histoire du Canada français contemporain sera l'histoire de sa prise de conscience. Phénomène d'envergure dont les données extérieures étonnent un peu. Mais pour nous qui sommes à l'intérieur, qui l'accomplissons au rythme même de notre vie, l'intérêt doit se cristalliser sur les causes, tant intrinsèques qu'extrinsèques, qui font qu'il s'est enfin produit, qui font surtout qu'il se produit précisément aujourd'hui. Car l'analyse décèle l'action de facteurs tout à fait nouveaux qui, en affectant notre psychologie, provoquent la rupture de certains complexes qui étaient responsables de notre inertie. Cette lumière nouvelle montre l'efficiencia d'un mécanisme que nous avons toujours considéré comme définitivement détraqué, mais qui commence de se mettre en marche, qui fonctionne sous nos yeux. L'étude de ce mécanisme risque de nous faire découvrir la structure interne de notre mentalité sous un angle imprévu et par ce fait expliquer — sans excuser — une foule de nos complexes. Une analyse des données psychologiques, sociologiques et historiques de notre mode d'expression entre dans cet ordre d'idée, fait partie du mécanisme, c'est pour cette raison que je voudrais m'y arrêter.

I

Le moment ne peut être mieux choisi. Nous sommes au point critique de notre évolution. Nous arrivons à ce tournant difficile — que toutes les nations grandes ou petites, ont connu — où nous devons prendre conscience de ce que nous sommes, faire un inventaire précis de nos lignes de force, savoir ce que nous valons, parce que l'étape dans laquelle nous nous engageons, déterminant les composantes de notre avenir exige de nous que l'assumons une personnalité solide, maîtresse d'elle-même et de ses possibilités. On pourrait définir cette prise de conscience comme celle antérieure et nécessaire à l'expansion de toute grande nation et de toute grande civilisation: ce phénomène est d'ailleurs le même chez l'être vivant car — il ne

(1) J. C. Falardeau; *La Dualité canadienne*; University of Toronto Press; 1960.

faut pas l'oublier — l'évolution des peuples est assujettie aux mêmes constantes, elle obéit aux mêmes lois et aboutit aux mêmes fins que celle de l'être vivant. Or, après avoir assuré son existence, remarque-t-on, l'être vivant, pour continuer d'exister, doit se diffuser, sinon la force d'inertie le ramène à son point de départ et le désagrège. Pour l'homme, il faut faire intervenir la conscience — c'est-à-dire le pouvoir de réfléchir sur lui-même. La loi devient en effet: *après avoir pris conscience de son existence, l'homme pour continuer d'exister doit prendre conscience de sa diffusion*. Cette loi nous impose une prise de conscience nécessaire à notre existence même.

Ce n'est plus une question de survivance dans des conditions de compromis, d'abdications et d'humiliations, mais une question d'expansion, de propension. A ce titre notre prise de conscience ne peut pas ne pas tenir compte des circonstances sociologiques, historiques, géographiques, qui ont donné un cadre précis à notre évolution, elle ne peut pas négliger les antécédents psychologiques qui ont formé notre peuple, même si ces antécédents ont pu fausser le problème et envelopper notre personnalité d'une gangue qui cache nos vrais ressorts; car ces éléments nous ont définis, avec équivoque sans doute, mais assez profondément pour que nous en soyons restés marqués. Il ne s'agit évidemment pas de se redéfinir à travers ces coordonnées du passé, ce serait perpétuer l'erreur commise à chacun de nos pas, mais bien d'en tenir compte pour découvrir les éléments stables de notre personnalité. L'expression — quasi nulle — et c'est à ce titre que je l'invoque ici, est un de ces antécédents. Il faut vite s'y attaquer car il constitue le véhicule primordial de notre diffusion, surtout parce qu'il est compromis et inefficace.

Mais ce n'est pas encore là le facteur important de la prise de conscience du Canada Français. Un autre se présente avec plus d'envergure. L'heure d'être nous-mêmes, purement et simplement — sonne au moment où notre contact avec le monde international devient plus direct et plus continu. Et c'est là une circonstance dangereuse si l'on considère que nous devons penser au niveau de la planète alors que les principes de notre individualité comme peuple ne sont pas établis. Cette situation nous propose un parallèle étrange qui constitue presque un piège. Nous entrons dans le champ des nations, à l'instant où l'humanité est aux prises avec le même problème de prise de conscience que nous. Et, cela est frappant. De même que l'homme moderne pour intégrer le progrès des techniques et surtout pour protéger son individualisme créateur et la profondeur des aspirations de cette individualité doit se *repenser* et se redécouvrir, ainsi le Canadien français accédant à la conscience de lui-même doit se redéfinir en évitant toutes les équivoques de son passé. Parallèle révélateur qui manifeste un caractère très spécial de notre évolution et qui en cela nous rapproche des jeunes nations africaines car notre prise de conscience doit jouer sur deux plans qui ont une étroite corrélation. Situation qui nous oblige à mettre les bouchées doubles. D'où un certain malaise. Nous savons que pour bien nous imposer à la face du monde, nous devons dès notre entrée jouer les coups de maître; nous savons aussi qu'il ne nous est pas permis de ne pas réussir; nous savons surtout qu'il serait désastreux pour notre peuple de

n'être pas présent, maître de sa puissance, alors que ce monde s'oriente d'une façon si catégoriquement différente de celle des siècles passés, et si déterminante pour son histoire. L'importance des coups à jouer, l'envergure de la scène où ils doivent avoir leur répercussion nous poussent à faire vite le point. Et ce n'est pas facile. C'est le choc entre la volonté d'atteindre notre véritable dimension en tant qu'homme et nation et la peur d'assumer cette dimension. Il n'est vraiment pas exagéré de parler d'état de crise, de point crucial où se joue notre destinée.

Cet état de crise nous donne une raison de plus d'entreprendre une étude sur le sujet qui nous occupe, car tous nos nerfs sont tendus, notre force se dépli avec vigueur, les ressorts psychologiques, quelques uns inconnus ou inopérants avant aujourd'hui, entrent en action; tout est survolté, amplifié. L'analyse est donc facilitée et plus révélatrice aussi. Nous touchons à des fibres difficilement décelables dans les conditions où elles se manifestaient par le passé, à des moteurs psychologiques indispensables à notre propre compréhension. Ce sont des données nouvelles qui nous font saisir davantage notre situation.

On constate, en outre, considérant les faits saillants de notre histoire, que jamais notre problème n'a été posé avec une telle acuité. Et cela, parce que jamais nos réveils nationaux n'ont pu trouver les éléments cristalliseurs capables d'amener la conscience collective à cet état de crise; les révoltes étaient refermées sur elles-mêmes, compromises par des soucis nationalistes ou isolationnistes de sorte que les assauts de ceux qui voulaient imposer aux Canadiens français le prestige et la dignité de sa personnalité se heurtaient sans cesse aux barrières qui s'appellent théocratie, autoritarisme, obscurantisme. Le caractère inusité de l'état de crise que nous traversons serait un prétexte suffisant à l'étudier, mais si nous comprenons que nous avons affaire à un réflexe spontané, dégagé des contraintes séculaires et par le fait même susceptible de révéler notre vraie nature, nous comprenons que l'étude en devienne urgente et nécessaire.

II

Il est facile de constater que la crise de conscience qui nous affecte est causée en grande partie par notre contact plus direct et plus profond avec le monde international. Car ce monde nous intègre dans un mouvement très vaste de l'évolution qu'il faut bien comprendre. Ainsi, en plus d'avoir une relation de causalité au point de vue commercial et politique, ce contact joue un rôle plus insinuant et par conséquent moins apparent et qui se manifeste en même temps que notre intégration au mouvement des civilisations même. Car en participant aux destinées du monde international, nous tombons au sein de ses préoccupations les plus obsédantes et les plus intimes. A notre tour nous sommes affectés par ces grands problèmes que traîne l'humanité depuis ses origines. Notre isolationisme nous les avait masqués; maintenant ils sont là, ils se mêlent à nos fibres.

Ainsi nous sommes plus sensibles aux découvertes chaque jour plus nombreuses et plus effarantes aussi. Elles donnent au vingtième siècle une place

prépondérante dans l'histoire des techniques. Mais elles déclenchent chez l'homme une série de mécanismes importants susceptibles de changer ses processus sensoriels, artistiques et intellectuels. Il se façonne un homme nouveau aux dimensions nouvelles qui ne détruit pas les apports de l'humanisme des siècles passés mais les continue et, les continuant, s'aperçoit qu'il change de figure, que le monde qui l'entoure n'est plus le même, car l'âge technique ébranle les vieux principes et les vieilles codifications; il révèle l'inefficacité et le caractère incomplet des définitions qui n'assuraient que la structure. Il révèle aussi l'urgence d'intégrer des nations nouvelles, de multiplier les points de vue et les angles d'étude de façon à rendre plus intégrale notre compréhension des choses.

La conception que nous avons du monde et de ses lois s'avère inutile devant la transformation qui s'opère sous nos yeux. Romano Guardini remarque même que la conception qui s'impose en face du monde nouveau est à l'opposée de celle que nous avons.

"Il y a, dit-il, deux univers de pensée qui se succèdent et dont les lignes de force s'opposent en bien des points".(2) Phénomène de mutation brusque, pourrait-on dire, qui marque l'importance de notre époque et des directions qui seront prises dans l'évolution de l'humanité. La nécessité d'un regard nouveau sur le monde et d'une conception nouvelle que nous apportent notre contact avec l'international, nous affectent plus directement peut-être que d'autres peuples, car elles correspondent à une des causes profondes de notre faiblesse; c'est en effet, un mal qui nous tient depuis toujours de n'avoir pu nous définir et, ce qui est plus grave, d'avoir entretenu cette équivoque. Cette situation vague, stagnante, angoissante, a imprégné l'oeuvre d'un Emile Nelligan. Elle est marquée d'inspirations diverses; ses thèmes variés, diffus, sans logique, tout cela incarne l'esprit d'un homme à la recherche d'une place dans le monde comme personnalité bien définie. Saint-Denys Garneau a connu et souffert d'une façon plus dramatique encore des effets meurtriers de cette ambiance sociale. Sa recherche n'a pu aboutir qu'à *une mort grandissante*. Un de ces poèmes pose le vrai problème pour nous:

*"Nous allons détacher nos membres
et les mettre en rang pour faire un inventaire
Afin de savoir ce qui manque
De trouver le joint qui ne va pas
Car il est impossible de recevoir assis tranquillement
La mort grandissante".*(3)

Notre histoire est jalonnée de *morts grandissantes*, de suicides sous tous ses aspects, de renoncements, d'étouffements. L'inconnu est partout présent et inattaquable. Sous prétexte de conserver des formes traditionnelles, le progrès se présentait comme une menace, comme un dieu malfaisant qui allait démolir l'équilibre de la vie. J'ai parlé de l'équivoque de notre défi-

(2) Romano Guardini; *Lettres du Lac de Côme*; p. 167 et 55.

(3) Saint-Denys Garneau; *Poésies complètes*; Editions Fides, Montréal.

nition mais il en est une autre, aussi tenace et qui aujourd'hui encore nous embrouille et nous ligote: celle de notre participation à la nation canadienne. Je me permets de citer assez longuement Gérard Bergeron:

"...depuis une dizaine d'années on assiste à la manifestation dans le milieu canadien français d'un intérêt extraordinaire pour les problèmes internationaux. Et cela alors même que les problèmes fondamentaux des rapports entre les deux groupes ethniques au pays ne sont pas résolus, que l'unité canadienne reste encore un voeu (pour ceux du moins qui y voit un objectif souhaitable) que le canadianisme reste encore une notion singulièrement vague."(4)

Et d'ailleurs dans le même article:

"...d'emblée ils (les canadiens français) sont à faire le grand écart entre le provincialisme d'hier et l'internationalisme d'aujourd'hui sans le passage intermédiaire du nationalisme pan-canadien".(5)

Et l'auteur continue en donnant une précision qui m'apparaît capitale:

"Ce phénomène n'est curieux qu'en apparence. On se sent plus "nous" avec un étranger lointain qu'on ne connaît pas mais qui est un partenaire inévitable, qu'avec un concitoyen qu'on a considéré séculièrement comme un ennemi, ou tout au moins comme rival. Le canadianisme a marqué depuis une dizaine d'années des points, mais nous voudrions proposer que l'internationalisme à l'âge de la fusée inter-continentale et de la bombe "H" en a marqué de plus rapides encore dans la psychologie politique du Canadien français. L'élargissement du provincialisme n'attend plus la médiation d'un canadianisme satisfaisant pour passer au stade de l'internationalisme pratique".(6)

La constatation de Gérard Bergeron nous amène à penser que le cadre national imposé aux Canadiens-français par l'Acte d'Union et la Confédération ne correspond pas à son individualité ou que ceux qui le lui imposaient n'ont pas essayé les bonnes formules pour l'y intégrer et les faire participer à son développement. Il n'est pas étonnant de voir le Canadien-français répondre à cette situation mal établie et mal définie, et cela à travers toute l'histoire de sa participation à ce cadre, par la léthargie et la soumission. (Bien entendu cela était toujours au détriment de son propre développement). Par opposition à cette situation, l'internationalisme offre un terrain propice à la manifestation de notre personnalité dans des conditions de saine concurrence, il nous révèle tout à coup une possibilité d'expression valable. Nous formons, semble-t-il, un poids qui doit servir d'équilibre au monde. C'est la révélation d'un auditoire prêt à nous écouter sans préjugé et sans désir d'exploitation. Evidemment, une telle occasion et surtout ses conséquences provoquent une certaine appréhension. Elle est trop nouvelle et trop soudaine.

(4) *The Growth of Canadian Policies in External Affairs; Duke Va. Press.*

(5) *Ibidem.*

(6) *Gérard Bergeron, op. cit.*

Ici encore le phénomène se complique à cause de notre participation à l'évolution de l'humanité, car cette peur provoquée par des avantages si importants est accrue d'une autre peur, encore plus grande, que connaît l'humanité entière. Elle vient du progrès rapide des techniques et de leur utilisation si peu contrôlée. Peur de l'inconnu qui s'ouvre à nos yeux, peur de l'avenir du monde, peur de voir se dissiper en fumées la civilisation dans laquelle nous vivons.

L'homme tremble comme il a dû trembler devant la découverte de la poudre à canon, ou devant le déferlement des hordes gengiskhaniques. Il sait que les découvertes de la science servent plus souvent à menacer l'existence du monde qu'à en assurer le progrès. Constante de l'histoire. Un progrès trop rapide entraîne un déséquilibre. L'homme n'a pas le temps d'assimiler ses découvertes. Il hésite et il vacille, ou il se jette à corps perdu dans les nouveaux sentiers. Avec René Grousset nous remarquons que :

"...dans la vie des sociétés humaines, le progrès, le plus souvent, ne s'acquiert en un point donné qu'au prix des plus douloureuses régressions sur d'autres secteurs".(7)

Nous sommes dans un de ces moments. La régression est imminente autant que le progrès. Elle dépend de la qualité de notre prise de conscience pour être évitée, de la réponse aux questions fondamentales que notre contact avec l'évolution de l'humanité nous impose. Si l'on ajoute à cela la crise de liberté qui s'empare de tous les peuples — je ne veux pas trop m'y attarder, d'ailleurs les journaux nous en donnent tous les jours des pulsations — l'on comprendra l'efficiencie de l'entrée pour le Canada français dans les préoccupations mondiales, et l'urgence d'assurer nos positions.

Je voudrais quand même souligner un point qui se rattache à cette crise de liberté, et c'est celui-ci: cette idée générale de liberté trouve ici un terrain favorable. La situation psychologique du Canadien français peut se définir, je pense, par le complexe de l'oppression. Il n'y a qu'à regarder l'état où en sont les choses pour en être convaincu. L'idée d'émancipation est donc toute prête à nous enflammer. Et c'est ce qui se produit. Mais la réalité de ce phénomène n'est pas simple et nous allons voir pourquoi.

Le Canadien français commence de constater l'exploitation scandaleuse faite au détriment de sa personnalité, il voit les pertes que cet état de chose lui a occasionnées, les regressions éternelles auxquelles il a été acculé, les humiliations qui l'ont terrassé; et au spectacle des peuples qui sortent vainqueurs de leur prison, il voudrait lui aussi connaître et jouir de sa liberté. Mais les effets d'une méthode appliquée depuis des siècles ne sont pas vains. S'il veut être libre, il n'en garde pas moins, soit dans son inconscient, soit même dans sa conscience, les principes qu'on a fait pénétrer au plus profond de ses fibres. La loi de l'immobilisme et le respect des institutions qui les accompagnent, le reflexe de fermer les yeux et d'attendre; le jeu, enfin, de tous les complexes que peut créer l'oppression, s'empare de lui. Il se dé-

(7) René Grousset; *L'Homme et son Histoire*; Plon, 1954.

clare alors un état psychologique voisin de la crise, causé par une volonté passionnée et impérieuse de combattre ses névroses pour se libérer. Notre bagage ancestral est pour nous cause de doutes et d'incertitudes qui complique la prise de possession de notre personnalité et qui risque ainsi de nous barrer la route de l'évolution. Et cette crise est grave, car si notre volonté d'affranchissement est profonde et puissante, le bagage que nous traînons derrière nous constitue un poids dont il ne faut pas mésestimer la présence.

III

Nous partageons avec le monde moderne, la vitesse vertigineuse vers l'inconnu, et la peur inévitable qui l'accompagne, tandis qu'en nous, au sein de notre peuple, au milieu de notre cadre de vie se perpétuent des anomalies difficiles à corriger. C'est le deuxième plan dont je parlais plus haut. Notre lutte commence en nous et souvent contre les nôtres avant de se continuer en dehors des frontières. Il faut faire accepter ce que nous sommes à nos frères avant de nous proposer au monde et surtout repenser la structure de notre vie. Si l'on dit que le monde moderne ouvre les frontières, que l'humanité s'engage vers le "planétarisme" (ce qui me semble le point final normal de l'évolution) il ne faut jamais oublier que cet internationalisme ne sera valable et fécond qu'en autant que chaque membre pourra se définir comme appartenant à une nation précise, différente des autres. Ce travail d'unification se fera sur deux voies: il commence dans le groupe national pour se résorber dans le mouvement global. Mais le stade initial en déterminera toujours la valeur et la profondeur. C'est pourquoi le travail qui s'impose chez nous conserve, en dépit des lignes de concentration suivies par l'humanité, son urgence et sa nécessité. Le gros de nos efforts doit y tendre. Nous en avons grand besoin.

En observant la société qui nous entoure, en étudiant ses cadres, ses institutions, ses moeurs politiques, sa mentalité, son état d'esprit, nous avons l'impression d'appartenir à un monde bâclé, expédié par ses constructeurs. Les institutions sont branlantes, les structures sociales sont si peu en équilibre, sans fondements naturels, sans caractères fonctionnels surtout, que la génération spontanée ou le hasard semble avoir joué un rôle plus important pour leur édification que l'intelligence ou le simple bon sens. L'architecture politique ne donne guère meilleure figure et pour la religion tout ce que l'on peut dire c'est qu'elle est lézardée du haut en bas.

Au contact des faits précis, l'impression devient pénible. La langue est dévaluée et famélique, notre économie est contrôlée par l'étranger, notre système d'enseignement et d'éducation, retardataire et périmé. Ce qui obsède encore davantage, c'est que la même situation se retrouve à peu près dans tous les domaines de notre activité. Et il est désœuvrant de constater jusqu'à quel point cet état de fait est ancré dans notre milieu. Nous agissons comme des gens accablés d'un éternel complexe d'abandon. Chacune de nos pensées, chacun de nos gestes en porte la marque.

Mais je ne crois pas que ce soit là des tares éternelles, impossibles à déraciner. Elles sont la manifestation, ou si l'on veut les manières diverses de mettre en lumière un fait profond et grave celui-là : ce peuple que nous représentons, qui vit sous nos yeux, qui chante et qui pleure comme tous les peuples, qui aime ou qui hait, et qui comme tous les peuples aussi porte son drame inévitable, n'a jamais su imposer au monde l'image de ce qu'il est. Nous n'avons jamais su nous exprimer. C'est pour moi le drame capital du Canada français, car, pour en étudier les causes, il faut faire appel à tout le contexte, et surtout parce qu'il a retardé d'un siècle au moins notre accession à la maturité.

Il est terrible d'avoir à se l'avouer, mais il faut se l'avouer, et cela apparaît urgent aux esprits lucides. L'efficacité de notre prise de conscience en dépend. Elle sera vaine aussi longtemps que nous refuserons de nommer névroses, les névroses que nous portons, complexes, les complexes et surtout aussi longtemps que nous continuerons de teinter notre pensée d'ethnocentrisme. Nous sommes tellement mal définis, entourés d'un halo de confusions, de préjugés, de faux problèmes et nous portons en nous tant de faux mythes obsédants, tant d'idoles pieusement élevées et construites à l'intention de notre esprit, tant d'obscurité malicieusement entretenue que nous risquons de nous égarer si nous laissons s'accroître le malaise.

Peut-être qu'en découvrant ce pourquoi nous n'avons pas su produire jusqu'à maintenant les oeuvres que nous aurions dû produire, nous pourrions palier aux déficiences mises en lumière, nous dégager de nos entraves et nous libérer des milles contraintes qui nous ont écrasés et abattus.

Charles DUMAS